

Robert A. Jouanny, *Jean Moréas, écrivain français*, préface de Michel Décaudin, Paris, Lettres modernes, Minard, Coll. « Bibliothèque des Lettres modernes », 1969, 851 p.; *Cent soixante-treize lettres de Jean Moréas*, introd. et commentaires de Robert A. Jouanny, Paris, Lettres modernes, Minard, coll. « Avant-siècle », 1968, 169 p.

Marcel A. Ruff

Volume 3, Number 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500158ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500158ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ruff, M. A. (1970). Review of [Robert A. Jouanny, *Jean Moréas, écrivain français*, préface de Michel Décaudin, Paris, Lettres modernes, Minard, Coll. « Bibliothèque des Lettres modernes », 1969, 851 p.; *Cent soixante-treize lettres de Jean Moréas*, introd. et commentaires de Robert A. Jouanny, Paris, Lettres modernes, Minard, coll. « Avant-siècle », 1968, 169 p.] *Études littéraires*, 3(3), 426–429. <https://doi.org/10.7202/500158ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

chevaux de bois (normalement *Sag. III, XVII*), qui manque dans l'édition de 1889, mais non pas dans l'édition princeps, n'est cité que dans les variantes. Il convient de signaler quelques coquilles dans le texte des poèmes :

p. 505, pour *vérification*
lire *versification*,
p. 506, pour *compagnard*
lire *campagnard*,
p. 696, pour *doit*
lire *soit*.

Il est à regretter que le texte soit surchargé de lettres et de chiffres renvoyant aux variantes et aux notes ; en plus, les vers sont numérotés. Il en résulte des vers tels que le suivant :

« ¹² Que deux parts ³ de son
âme^a [y pleurent, dans ce vide^{4b} ! »
Que devient le vers délicat de
Verlaine dans cette galère ?

A. CALDER

Canterbury

□ □ □

Robert A. JOUANNY, Jean Moréas, écrivain français, préface de Michel Décaudin, Paris, Lettres modernes, Minard, coll. « Bibliothèque des Lettres modernes », 1969, 851 p. ; **Cent soixante-treize lettres de Jean Moréas**, introd. et commentaires de Robert A. JOUANNY, Paris, Lettres modernes, Minard, coll. « Avant-siècle », 1968, 169 p.

La thèse de M. Jouanny est l'étude de loin la plus complète et la plus approfondie qu'aient inspirée la personne et l'œuvre de Moréas. Rien ne semble avoir échappé à son investigation, depuis les premiers poèmes du *Chat noir* et de *la Nouvelle Lune*, et ceux de *Lutèce*, qui n'avaient plus été reproduits, jusqu'aux improvisations

du Vachette ou de la Closerie des lilas, sans négliger au passage les romans et récits divers, ni les articles de critique d'art ou de critique littéraire, ni même la collaboration épisodique à des ouvrages satiriques et fantaisistes, tels que le *Petit Bottin des lettres et des arts* ou le *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*. Néanmoins, en pénétrant dans ce monument imposant, nous sommes un peu surpris, et déçus, d'apprendre que son vestibule a fait l'objet d'une construction indépendante, sous le titre *Ioannis Papadiamandopoulos, écrivain grec*, ouvrage que nous n'avons pas en main et dont l'auteur, avec une discrétion excessive, ne fournit même pas la référence bibliographique. Peut-être cette architecture insolite lui a-t-elle été imposée par les impératifs de l'édition. On ne peut s'empêcher de le regretter, car enfin les années athéniennes de l'enfant et de l'adolescent, ses premiers essais en grec et déjà en français, ne présentent d'intérêt que par rapport à ce qui a suivi. Elles auraient aussi éclairé la formation de ce garçon que M. Jouanny nous présente ici à son arrivée à Paris, c'est-à-dire, selon son évaluation très plausible, à la fin de 1878 ou au début de 1879, soit à l'âge de 23 ans.

C'est là que M. Jouanny situe la véritable naissance de *l'écrivain français*, et désormais il va le suivre pas à pas, jusqu'à la mort. Il observe en effet, aussi rigoureusement que les circonstances le permettent, l'ordre chronologique, associant toujours l'existence du poète à l'étude de l'œuvre. Cette méthode, quoi qu'en disent les doctrinaires du *synchronisme*, reste à nos yeux la plus sûre et la plus efficace. Plusieurs critiques, et notamment Robert Niklaus, auteur

de la première thèse de doctorat sur Moréas, soutenue à Londres en 1934, avaient déjà suggéré que l'œuvre de ce poète, sous son apparence quelque peu artificielle, est l'expression d'une âme secrètement passionnée et déchirée. L'étude minutieuse et attentive de M. Jouanny, sans pouvoir éclaircir complètement toutes les références à la vie intime de l'auteur, serre la question de plus près encore et met définitivement en lumière le caractère pathétique de cette œuvre et son unité réelle, à travers ses fluctuations parfois déconcertantes.

Les différents problèmes qu'elle soulève sont abordés avec un jugement bien équilibré, nourri de la plus solide documentation. Le premier qui se présentait à Moréas était celui de la langue, particulièrement délicat pour un écrivain qui, comme lui, s'est fixé tardivement dans son pays d'adoption. Il doit, en brûlant les étapes, comme le souligne M. Jouanny, « acquérir cette familiarité quotidienne avec la langue, cette connaissance des idiotismes, ce sens des nuances et des sonorités que donne seule une longue pratique ». Lorsqu'il en vient à la période romane, M. Jouanny ajoute avec finesse aux causes extérieures qui ont pu agir sur Moréas « le plaisir que procure à tout déraciné un nouvel enracinement ». Il ne manque pas non plus de rappeler à cet égard que le poète a dû être influencé par le choix de la *καλοαρεουσά*, langue littéraire et archaïsante, distincte du parler vulgaire, lors de ses premiers essais à Athènes.

La question des « sources » est aussi traitée avec prudence, en tenant compte du milieu littéraire et même des circonstances politiques : boulangisme, vague de

nationalisme et de traditionalisme, rôle de Maurras, pour qui les « métèques » détestés sont exclusivement, et assez curieusement, les étrangers du Nord, non ceux des pays méditerranéens.

M. Jouanny étudie les poèmes de très près, sacrifiant même à la mode des recensements de mots, avec statistiques, pourcentages et comparaisons. Il utilise cette panoplie du parfait linguiste avec sagesse, mais on se demande si le résultat justifie un travail si considérable et fastidieux — même pour le lecteur. Il ne découvre rien que ne puisse déceler une simple lecture un peu attentive. Même remarque pour la versification, d'autant plus qu'ici la science de M. Jouanny n'est pas très sûre. Il signale (p. 105) « que Moréas n'hésite pas devant l'hiatus dont on trouve quelques exemples [. . .], avec une atténuation due à la présence d'un e muet ». Si on se reporte à ces exemples on s'aperçoit qu'il s'agit là d'un usage parfaitement régulier, tel que :

La neige entassée a des teintes mates.

Que dire alors de La Fontaine
(*le Coche et la mouche*) :

Elle s'en attribue uniquement la gloire . . .

Sa façon de scander les vers nous paraît aussi douteuse. Il donne comme exemples de coupe 5/7 des vers comme celui-ci :

Ses deux mains pâles, /
ses mains aux bagues barbares.

En pareil cas, nous avons toujours vu placer la coupe après la syllabe accentuée, la syllabe muette étant comptée dans la section suivante. Le vers cité se scande donc 4/8. La coupe 5/7, qui se rencontre effectivement chez Moréas, est classée ici parmi « les procédés de versification

chers à Verlaine » (p. 114). Il serait peut-être bon de rappeler que Verlaine lui-même, dans ses articles de *l'Art* en 1865, attribuait à Baudelaire la priorité de ces vers où la césure traditionnelle est déplacée par la construction syntaxique du vers.

Ce sont là des vétilles. On reprochera surtout à M. Jouanny d'avoir surchargé inutilement et abusivement sa thèse, en se refusant aux sacrifices nécessaires parmi les notes accumulées au cours de son travail de préparation, et peut-être même en relisant son texte un peu trop vite. Dès le premier chapitre, l'auteur nous impose plus de quinze pages sur les traces d'un séjour à Luchon dans l'œuvre de Moréas, — pour aboutir à cette conclusion : « Au total, l'œuvre de Moréas doit peu à Luchon, car il ne s'est pas établi de lien affectif véritable entre le poète et le paysage ». Alors, à quoi bon tant de détails ? . . . Plus loin, fallait-il nous donner la liste complète des variantes des *Syrtes*, bonne pour une édition critique, non pour une étude d'ensemble ? Fallait-il, sur l'aspect physique de Moréas dans les années 80, dix citations en deux pages, dont la plupart se recoupe et dont plusieurs sont reprises dans d'autres parties du livre ? Ailleurs près de deux pages pour nous énumérer, avec précisions et citations, huit annonces d'un livre, *Iconostase*, qui ne fut jamais écrit. Deux lignes auraient suffi.

Inutile de produire d'autres exemples de cette surabondance. Elle s'étend même aux analyses, justifiées en principe, mais que l'auteur pousse jusqu'à la minutie comme s'il s'agissait d'un texte sacré. Or après avoir prodigué tant d'efforts et utilisé toutes les ressources de la critique, il est contraint d'en avouer le résultat

décevant : « on chercherait vainement dans ce livre (*les Cantilènes*) l'unité, très relative d'ailleurs, que *les Syrtes* tiennent du dialogue de l'auteur avec lui-même et avec le monde dans lequel il vit [. . .]. L'échec était prévisible et l'œuvre ne pouvait guère consister qu'en une marquetterie savante et factice ». Même dans *les Stances*, M. Jouanny admet que le poème ne « se met à vivre de la vie même du poète » que si « l'on connaît les circonstances précises de la composition, le lieu, l'instant », ce qui est exceptionnel. Aussi le jugement final sur ce sommet indiscutable de l'œuvre de Moréas est sévère : « De là résulte leur inefficacité, car leur leçon, dépouillée de ses résonances strictement individuelles, devient d'une rare banalité ».

Malgré nos réserves, notre jugement sur l'auteur de l'ouvrage reste favorable. L'orchestration est disproportionnée avec le mérite réel, mais limité, de la mélodie. Mais M. Jouanny y déploie une remarquable maîtrise qui nous fait bien augurer de ses travaux futurs. En attendant il nous laisse une étude « exhaustive » après laquelle il semble qu'il n'y ait vraiment plus rien à dire sur Moréas ¹.

¹ Quelques coquilles et inadvertances : p. 466, Cazals de Fabel est qualifié indûment de « normalien » ; p. 504 *sq.*, dans l'étude du *Pèlerin passionné*, éd. de 1891, les références sont toutes inexactes, on trouve même p. 517 un « poème 44 », alors que les pièces ne portent pas de numéros et que celle-ci est à la p. 121 ; p. 631, n. 9, la lettre citée n'est pas LXXXVII, mais LXXXVIII ; plusieurs citations inexactes faussent la mesure des vers : « encore » pour « encor » (p. 695 et *passim*), « Que [me] fait mon cœur sur cette terre » (p. 698). Enfin on ne comprend pas pourquoi les *Vers retrouvés* (qui comportent deux morceaux de prose, dont l'un n'est pas de Moréas et dont l'autre est donné sans indication de date ni d'origine) viennent après les Appendices, la Bibliographie et les Index.

Sur son recueil de lettres (dont la plupart étaient inédites), M. Jouanny lui-même, dans l'introduction de sa thèse, émet une opinion à laquelle nous ne pouvons que souscrire : « Aussi nombre des quelques [*sic*] cent soixante lettres que nous avons publiées sont-elles d'un médiocre intérêt ». Nous n'en dirons donc que peu de mots, d'abord pour ajouter qu'elles permettent cependant de préciser quelques dates, d'éclairer la genèse de certaines œuvres, et surtout qu'elles aident à mieux comprendre la personnalité de Moréas. Quatre-vingt-quinze de ces lettres sont adressées à Raymond de la Tailhède, et M. Jouanny a eu raison de les grouper, car les déceptions de cette amitié passionnée pourraient, c'est du moins ce qu'il suggère dans sa thèse, expliquer l'amertume des derniers poèmes. Bien que l'homosexualité notoire de La Tailhède laisse planer quelque ambiguïté sur le caractère de cette liaison, nous pensons avec M. Jouanny que Moréas n'y a probablement rien mis de plus qu'une affection exigeante, mais seulement amicale et littéraire.

Ces lettres sont présentées avec toute la documentation désirable et les commentaires sont généralement judicieux. Nous n'y relevons que deux ou trois points douteux. À propos de la première lettre M. Jouanny écrit : « Les notes de Tellier sur Moréas ne nous sont pas parvenues ». Il n'y a pourtant guère de doute que l'allusion de Moréas vise le passage de *Nos poètes* où Jules Tellier (p. 232) loue la perfection technique du poète. La lettre est de 1890 et le livre avait paru deux ans plus tôt, mais comme son auteur était mort peu après on ne voit pas de quelles autres notes il pourrait être question. Nous ne comprenons pas non plus le

commentaire de la lettre CXXI, adressée à Anatole France : « allusion à une querelle d'hommes de lettres dont le sens nous échappe. Le « vieux misérable qui mit Homère en nègre » est-il Leconte de Lisle ? » Aucun doute à ce sujet. C'est France qui « faillit se battre en duel », non pas avec Huret, mais avec Leconte de Lisle. La correspondance échangée à ce sujet se trouve dans l'appendice de la célèbre *Enquête* publiée par J. Huret en 1891, et elle est encore reproduite dans la *Vie littéraire* d'A. France, 5^{ème} série, Calmann-Lévy, 1949, p. 338-342. Enfin M. Jouanny interprète la rectification demandée au même Jules Huret dans la lettre CXXV comme laissant entendre « que les divergences avaient dû s'aggraver entre Barrès et Moréas ». C'est juste le contraire. Dans le texte original (qui ne fut pas modifié par Huret), Barrès était associé à Charles Morice et Henri de Régnier dans une phrase qui comportait quelques réserves à leur égard. Moréas demande d'en retirer le nom de Barrès et d'ajouter ces quelques mots dans un autre passage : « Je l'aime beaucoup. Il a retrouvé la charmante manière de conter des vieux humoristes ».

Marcel A. RUFF

□ □ □

David HAYNE et Marcel TIROL, *Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1968, 144 p.

On se doutait de la richesse du fichier de feu M. Tirol, à qui I. F. Fraser exprimait sa reconnaissance déjà en 1935, dans sa *Bibliography of French-Canadian*